

Les roses flottent dans la baignoire. Elles tournent les unes autour des autres, lentement, poussées par l'eau qu'elles ont déplacée en tombant. Assis dans l'angle du mur, entre le shampoing et le gel douche, Belzébuth a serré toutes ses pattes les unes contre les autres pour tenir moins de place. La tête légèrement inclinée, il considère d'un œil à peine surpris ce spectacle nouveau. Plus loin, adossée au mur de la salle de bains, Céleste attend que les roses s'immobilisent. Au lieu de les poser délicatement à la surface de l'eau, en prenant bien soin de ne pas les noyer, de trouver la position qui leur redressera la tête, qui ne courbera pas la tige, elle a jeté le bouquet comme un paquet de linge. Curieusement, le résultat ne semble pas très différent. Quelques feuilles, seulement, se sont emmêlées les unes aux autres.

Pour les roses rouges et pour la main qui les lui a offertes, une larme coule sur sa joue, puis une autre. Etrange comme elle se souvient de ses mains, de leur tendresse sur sa peau. La mémoire du corps est sans doute la moins maîtrisée, et par là même la plus violente. Le chat incline la tête de l'autre côté. Ses gros yeux jaunes suivent les roses. De temps à autre, il regarde le plafond, semble captivé par le trajet d'un invisible moucheron. Jamais il ne regarde sa maîtresse pleurer.

Coucher les roses dans l'eau pour la nuit, ça les fait durer plus longtemps. C'est Mamie qui lui a chuchoté ce secret à l'oreille, en lui offrant, pour ses dix-huit ans, un bouquet de roses orangées. Premiers flirts, premières roses, qu'elle rangeait avec soin tous les soirs, à la surface de l'eau. Premier amour et cette certitude démesurée que ça durerait toujours, que les bouquets succéderaient aux bouquets. Bien vite, elle a oublié de coucher les roses et Mamie est partie. Ça lui est revenu d'un coup, hier, quand Dimitri a claqué la porte derrière lui. Les murs ont tremblé. Elle est restée immobile dans l'entrée, figée sur la plus totale absence de pensée. Elle a regardé le vase osciller sur lui-même une dizaine de fois. Longtemps, à travers ses larmes, il a continué son balancement incertain. Au moment où la porte a claqué, Céleste a su qu'elle ne se rouvrirait pas. Certaines évidences se plantent comme une ancre dans le limon d'un seul instant.

Belzébuth risque une patte en avant.

– Tu vas te piquer !

Le chat émet un discret roucoulement et tente d'atteindre le bout d'une tige avec l'autre patte. Secouant aussitôt ses griffes mouillées, il recule et reprend sa posture chat de porcelaine. Parfaitement immobile, il surveille ces étranges embarcations désorientées.

– La baignoire fuit. Tu verras, demain, elles seront à sec.

Céleste éteint la lumière et tire la porte, laissant le chat tranquille à son poste d'observation. Dans le salon, la télévision collectionne les misères du monde au rythme régulier des chaussettes sales qu'on jette une à une dans la machine à laver. La jeune femme hausse les épaules et s'arrête devant la baie vitrée. Elle se sent minuscule. A la fois si insignifiante au beau milieu de la grande ville et si protégée aussi. Dans sa solitude, Céleste apprécie que le monde soit tout près d'elle. Denise juste en face de ses fenêtres. Les gosses en bas, dans le jardin de sable. Le brouhaha de Paris banlieue dans chaque interstice de silence.

En fermant ses volets, elle voit Denise secouer sa carpe. Tous les soirs, Denise secoue sa carpe, méticuleusement. Avant, avec Titou, ils en riaient ! Comique, la vieille, avec son rituel propre ! Ce soir, Denise ne la fait pas rire. Céleste se demande si, quand elle aura l'âge d'être vieille, elle trouvera comme elle l'énergie de secouer chaque jour son tapis. Inquiétude diffuse. Peur de ne pas être à la hauteur, de ne pas savoir faire face aux années.

– Elle s'appelle vraiment Denise ? avait demandé Titou.

Bien sûr que non, elle ne s'appelle pas Denise. Seulement, ce prénom lui va bien. Céleste a toujours trouvé que Denise, c'était un prénom doux. Convient aux plus de soixante ans. Aux

mères affectueuses. Soit dit en passant, on dirait bien que Denise n'a pas d'enfant ! Des fois, ça vaut peut-être mieux... Céleste laisse retomber la manivelle du volet. *Je l'aimais bien ton père... Qu'est-ce que tu veux, on était jeunes, on avait envie, on n'a pas fait gaffe.* Comme quoi, on peut se trouver un beau jour sur cette terre parce que deux mal grandis n'ont pas fait gaffe. Titou, c'est l'inverse. Rayé de la surface parce qu'un crétin en scooter « a pas fait gaffe ». Il a dit ça sur le même ton, pendant le procès.

Céleste s'allonge dans son lit. Elle a un furieux goût de vin dans la bouche. Un Saumur Champigny qu'elle achète à la grande surface. Du pas très cher. Pas trop bon. Ça lui fait la langue pâteuse. Titou, c'était avant Dimitri. Les autres ont peu compté. Les yeux ouverts dans l'ombre, elle écoute grincer la porte de la salle de bains. C'est le chat qui sort. Quelques croquettes craquent sous sa dent. Quand il aura inspecté une dernière fois l'au-delà de la baie vitrée, il viendra se coucher en boule tout contre elle. Malgré l'innommable désordre qui règne sur le lit de sa maîtresse, Belzébuth trouve toujours sans peine un petit creux juste à sa taille.

Céleste sait qu'à nouveau, comme après la disparition de Titou, il n'y a plus qu'à attendre patiemment que le temps, en passant, éloigne imperceptiblement les images, en rende les contours plus flous. Qu'en éloignant les images, il les recouvre peu à peu d'une fine couche de vernis qui empêche leurs reflets d'être trop vifs. Plus tard, bien plus tard, les images pourront peut-être se ranger dans l'album des photos où elles sauront demeurer presque silencieuses. A condition qu'on ne les feuillette pas. Pour que le temps passe, le seul effort qu'elle devra fournir sera de se rendre, chaque jour, au café dans lequel elle travaille, près de la gare de Lyon. De prendre en commande les perroquets, les bébés roses, les noisettes et les galopins en s'efforçant d'inscrire ces mots si profondément dans son esprit qu'ils se substitueront pour un temps à tout ce qui voudrait prendre la place : les souvenirs de Dimitri, sa voix étrangère, le petit éclat gris dans l'ombre de ses yeux bleus, sa douceur, ses insultes aussi, dont les échos résonnent comme autant d'injustices entre les meubles du tout petit appartement.

Ces échos ne déménageront pas. Ils apprendront à vivre à côté d'autres cris, d'autres pleurs et d'autres sourires. Au mieux accepteront-ils, de temps à autre, d'élire domicile derrière la bonnetière de Mamie. La bonnetière, derrière ou dedans, c'est là que Céleste, qui pourtant ne range rien, attribue une place à chacun de ses hier à oublier. Le vieux meuble, à n'en pas douter, avec ses cirons garantis d'époque, est tout désigné pour garder ces choses-là. Elle l'a récupéré quand Mamie est morte. Les autres ont pris les lampes, les photos, l'argenterie, un vase, un livre, un étain. Elle a choisi ce meuble.

A travers le plafond filtre le bruit ténu de la vaisselle que l'on brasse, suivi de quelques éclats de rire. Céleste pense à Lucas, un ami qu'elle n'a pas vu depuis longtemps.

– Chaque fois que je me suis séparé d'une amie, j'ai toujours déménagé. Quitte à trouver une piaule miteuse, j'ai toujours changé de lieu. Je ne peux pas garder le même décor.

Il a de la chance, Lucas. Céleste, elle, n'a jamais envisagé de quitter cet appartement. Alors elle engrange. Elle ajoute les souvenirs aux bibelots, les années aux souvenirs, elle fait comme elle peut. Elle est de ceux qui restent. Véritables amarres d'ancrage, toujours au même endroit. Les deux hommes qui ont partagé sa vie se sont installés dans son appartement. Les rares brèves aventures qu'elle a vécues y ont laissé leur empreinte. Les gens qui restent attirent ceux qui passent. Les hommes qui, au hasard de leur route, croisent celle de Céleste, sont toujours de ceux qui traversent la vie une valise à la main. Quelquefois, lorsque la présence de Titou lui semblait perceptible dans chaque pièce de l'appartement, réveillant sa douleur au point de lui donner la nausée, Céleste a ouvert des yeux immenses et regardé tout autour d'elle, cherchant désespérément cette fameuse valise dans laquelle certains parviennent à mettre l'essentiel de leur vie, pour continuer leur route. Il lui est même arrivé d'ouvrir pour de vrai ses deux grands sacs de voyage, d'y faire entrer de force son pull-over préféré, son

indispensable laine polaire, son inséparable trousse à maquillage, ses collants à rayures, la jupe 1900 à laquelle elle tient tant, ses albums photos, son journal intime, sa tasse à déjeuner, ses livres fétiches, son survêtement, une ou deux chemises de nuit, un peu de vaisselle, une brosse à dents, trois paires de chaussures, ses bottes en cuir noir, la locomotive bougie que Lucas lui a laissée, la tour Eiffel miniature que lui a donnée sa grand-mère pour ses cinq ans... Il aurait encore fallu ouvrir la bonnetière, sortir le T-shirt de Titou, sans lequel elle n' imagine pas de partir, le premier cadeau qu'il lui a fait, le caleçon imprimé Grand loup qu'il lui a malencontreusement laissé en héritage, croyant, ce matin-là, qu'il reviendrait. Faillite absolue : les sacs ne seront jamais assez grands. Elle continuera de garder tous les souvenirs : les piquants, les mordants, les émouvants, les tyranniques. Mêmes les drôles et les amusants, que le temps a rendus si déchirants.

Comme les blonds et les bruns, ceux qui restent et ceux qui passent constituent deux castes absolument déterminées. Pire encore, les teintures n'y peuvent rien. Forte de cette expérience et résignée à en tirer les enseignements, Céleste, un beau matin de juillet, a pris le RER, direction la SPA, où elle a adopté un chat. Pas un chien, un chat. Le chien est parfait pour suivre la valise ; le chat, lui, s'installe sans bruit au sommet de la bonnetière, il a exactement le poids si impalpable et si lourd de vos premières années et vous garde à tout jamais de toute inutile velléité de déménagement.

Considérations de fin d'hiver, de fin d'histoire, par une soirée de brouillard épais, aux côtés d'un chat parfaitement égoïste. Céleste aimerait dormir, juste pour attendre l'heure de se rendre au travail. La rupture a cela de bien au moins dans son cas qu'elle lui fait rêver avec ardeur de ce café en formica où elle use ses journées à supporter son patron, à encaisser les remarques désobligeantes des clients de passage. Mais il est trop tôt, le sommeil ne vient pas. Belzébuth tourne en rond dans le salon, désorienté par ce brusque décalage horaire. Les croquettes du soir à vingt heures, du jamais vu.

Il y a d'autres choses que Céleste aimerait ce soir pouvoir coucher à la surface de l'eau pour les préserver un peu. L'amour qui lui glisse entre les doigts. Les visages qui lui sourient. Le visage de Dimitri, les yeux fermés.

*Amours en fugue – Christelle Ravey*

© Les éditions de la Boucle 2009